

# La langue dans la langue. Ce que c'est que l'Anglais de Stéphane Mallarmé

Jacques Michon

Volume 22, Number 1, Summer 1989

Mallarmé : Inscription, Marges, Foisonnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500885ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500885ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

## ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

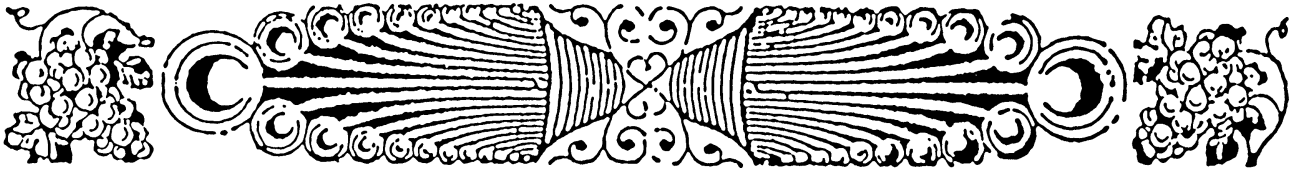
[Explore this journal](#)

## Cite this article

Michon, J. (1989). La langue dans la langue. Ce que c'est que l'Anglais de Stéphane Mallarmé. *Études littéraires*, 22(1), 27–35.  
<https://doi.org/10.7202/500885ar>

## Article abstract

After receiving a teaching position at the Lycée Fontanes, Mallarmé embarked on a career as an educational writer for a period of about ten years. From 1875 to 1885, he submitted more than eight of his own manuscripts to his publisher Truchy-Leroy, as well as all the other manuals he had to read and revise. Only two of those works *les Mots anglais* and *les Dieux antiques* were published in his lifetime. One of the unpublished manuscripts, entitled *Ce que c'est que l'Anglais*, is an abridged version of *les Mots anglais* and forms one part of a larger complete course of English. In it, the author makes a brief survey of the history and structure of the English language.



# LA LANGUE DANS LA LANGUE

*CE QUE C'EST QUE L'ANGLAIS*  
DE STÉPHANE MALLARMÉ

*Jacques Michon*

■ Au moment de l'entrée en fonction de Mallarmé comme chargé de cours d'anglais au Lycée de Tournon à l'automne de 1863, l'enseignement des langues modernes connaissait un développement sans précédent en France. Victor Duruy (1811-1894), ministre de l'Instruction publique (1862-1869), avait reçu le mandat de « rendre plus efficace l'enseignement des langues vivantes dans l'Université pour nous relever de l'infériorité où nous sommes à cet égard, vis-à-vis de l'étranger<sup>1</sup> ». Dans une « Instruction relative à l'enseignement des langues vivantes

et aux conférences dans les lycées impériaux » (29 septembre 1863), le ministre exposait les grandes orientations de sa politique touchant le recrutement des professeurs et l'introduction de nouvelles méthodes. L'enseignement des langues vivantes ne devait plus être confié aux seuls étrangers, mais à des instituteurs français ayant reçu la formation nécessaire. Mallarmé devait profiter de cette ouverture pour se libérer de la tutelle de la famille qui le destinait, comme le père et le grand-père, au statut de fonctionnaire dans l'Enregistrement. Dans ses lettres à son

---

<sup>1</sup> Victor Duruy, *l'Administration de l'Instruction publique de 1863 à 1869*, Paris, Delalain, 1869, p. 123. « Au conservatisme étroit des défenseurs aveugles des lettres anciennes, il [Duruy] oppose la nécessité d'un enseignement plus ouvert aux sciences, aux langues vivantes et aux techniques industrielles et commerciales » (Paul Gerbod, *la Condition universitaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 1965, pp. 442-443). Avec le ministère Duruy (juin 1863), « le procès des langues vivantes était gagné ou presque, dans l'opinion ; il s'agissait surtout désormais de le gagner dans la pédagogie et de lui donner des chaires, des maîtres et une méthode appropriée à ses fins. À l'arbre de la science, les langues vivantes étaient une branche nouvelle » (Dupont-Ferrier, *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*, tome 2, 1800-1920, Paris, E. De Boccard, 1922, 320 p.). L'enseignement « sera pratique d'abord ; littéraire ensuite. L'étude de la langue précédera l'étude de la littérature » (*ibid.*, p. 321).

grand-père, le jeune Stéphane fait valoir les possibilités d'avancement offertes par les nouvelles politiques du Ministère :

Au dire d'un jeune homme de ma connaissance, âgé de 24 ans, qui était l'an dernier professeur d'anglais au Lycée et qui l'est maintenant à Saint-Cyr avec cinq mille francs d'appointements ou de répétitions, il y a dans ce moment, depuis que le ministre ne veut plus de ces vieux pantins anglais qui étaient la risée de leurs élèves, il y a, dis-je, pour de jeunes professeurs français et littérairement doués, un avenir réel<sup>2</sup>.

La lecture d'Edgar Poe, la perspective de longues vacances consacrées à la poésie, lui font choisir le métier de professeur de préférence à celui de fonctionnaire, qu'il jugeait « tout à fait antipathique ».

L'autre aspect de la réforme Duruy visait à modifier la méthode d'enseignement pour introduire « celle qu'on emploie pour l'enfant dans la famille, celle dont chacun use en pays étranger ». Il s'agissait de mettre l'élève assez tôt en contact avec la langue anglaise « quand les organes encore flexibles se prêtent aisément à prendre toutes les habitudes<sup>3</sup> ». La réforme consistait

à remplacer les méthodes savantes par la méthode naturelle, et à imiter au Lycée ce qui se passe dans la

famille. Au lieu de retarder l'étude des langues vivantes jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, on la commença avec les jeunes enfants, dont les organes plus souples se prêtent à rendre tous les sons, et dont l'esprit encore peu exigeant retient les mots plus aisément que les idées<sup>4</sup>.

Ainsi le discours officiel mettait l'accent sur l'apprentissage « naturel » au détriment de l'enseignement de la grammaire : « peu de grammaire, l'anglais même n'en a pour ainsi dire pas, mais beaucoup d'exercices parlés, parce que la prononciation est la plus grande difficulté des langues vivantes<sup>5</sup> ».

Dans un prospectus de 1870, où il offrait ses services pour des leçons particulières, Mallarmé adoptait ce point de vue et l'adaptait à sa clientèle d'Avignon, où il enseignait depuis 1867 :

Sans faire d'autre allusion à cette nécessité où se trouve chacun, dans la gestion quotidienne du commerce le plus restreint, ou pour le complément d'une éducation tout élémentaire, de connaître une langue étrangère (et nulle, croit-il, mieux que l'Anglais, ne répond à ce double but), M. le Professeur se borne à un mot d'explication sur l'avantage attaché au mode d'enseignement qu'il adopte.

Plus encore que le résultat d'une économie réunie de temps et de ressources, le système d'un groupement assez nombreux, a, pour l'étude pratique

2 Cité par Henri Mondor, *Mallarmé plus intime*, Paris, Gallimard, 1944, p. 97. « Notre professorat des langues vivantes se compose en grande partie d'étrangers, dont plusieurs, avec du mérite, n'ont point l'art de se faire écouter des élèves et de les maintenir dans l'ordre. Pour assurer à ce personnel un recrutement meilleur, on a songé à créer une section des langues vivantes à l'École normale supérieure. Je préférerais de beaucoup, sans repousser les étrangers, accorder à ceux de nos nationaux qui se distingueraient le plus au concours public des langues vivantes le droit et les moyens d'aller passer un an à l'étranger pour achever de s'y familiariser avec l'idiome qu'il auraient à enseigner » (Duruy, p. 30). C'est le cheminement que suivra Mallarmé. Après un séjour de plusieurs mois en Angleterre, il passera les examens du Certificat d'aptitude pour l'enseignement de l'anglais et assurera le remplacement de l'un de ces « vieux pantins anglais », M. Wright, au Lycée de Tournon.

3 Duruy, p. 24.

4 *Ibid.*, p. 123.

5 *Ibid.*, p. 24.

d'une langue, ceci de précieux : que l'élève entend prononcer un grand nombre de fois, et avec la transition de réusites graduées, ce que le Professeur ne prononce qu'une fois ou, tout au moins, d'une façon complète et définitive qu'il est difficile d'atteindre de prime-abord.

Mais la particularité toute spéciale du Cours, sur laquelle M. le Professeur attire l'attention, et celle en laquelle une habitude, acquise en Angleterre et dans nos établissements de l'Université, l'autorise à fonder un espoir sérieux, est que, suivie par des élèves d'âge extrêmement différents, la leçon offre les intonations données par chaque âge, au même mot, et accoutume l'oreille à cette diversité dans le ton si utile pour saisir la prononciation fugitive de l'Anglais. — L'enfance met à profit l'effort d'un âge plus avancé vers une prononciation réfléchie ; et ce dernier, la facilité d'imitation et la justesse vocale dues à la souplesse d'organes du premier âge.

La condition unique de l'étude de l'Anglais dans une famille anglaise, qui seule initie à toute la gamme du parler, est remplie autant que cela est possible hors d'Angleterre<sup>6</sup>.

La « méthode naturelle » favorisait l'apprentissage phonétique de la langue. Mallarmé en particulier utilisera ce principe pour fonder sa théorie du symbolisme phonétique. Pour aider la mémoire, il propose des classifications et des rapprochements de mots fondés sur les sons. En donnant l'initiative aux consonnes d'attaque

en anglais (l'accent tonique), il établit des listes de mots aux significations proches, il fonde une logique symbolique qui sera comme une clef du dictionnaire. Tous les écrits pédagogiques de Mallarmé, *les Mots Anglais*, *Thèmes Anglais*, *Nursery Rhymes*, sont à des degrés divers marqués par ce souci de retrouver « une langue dans la langue<sup>7</sup> » conforme à l'acquisition « naturelle », c'est-à-dire analogique et homophonique. Le principe était énoncé par un inspecteur d'Académie, protecteur de Mallarmé, Émile Chasles : « rendre la règle évidente par la somme des analogies<sup>8</sup> ».

Le développement du réseau scolaire dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a suscité toute une variété de manuels et de travaux universitaires. De 1867 à 1877, la production professorale connaît une augmentation sans précédent. « Le développement des langues vivantes, depuis 1871, a favorisé la multiplication des traductions, morceaux choisis, grammaires, dictionnaires allemands, anglais, voire espagnols et italiens ». Vers 1875, les professeurs nourrissent « des rêves de renommée universitaire conquise la plume à la main<sup>9</sup> ». Mallarmé participera à sa manière à ce mouvement en rédigeant plusieurs travaux destinés au circuit universitaire.

6 Stéphane Mallarmé, *Leçon d'anglais donnée à sa maison par M. le Professeur du Lycée*, Avignon, Imp. Aubanel fr., [janvier 1870], 4 p.

7 Expression utilisée par P. Kuhff dans *Rythmes et Rimes* (textes en vers avec traduction, exercices et grammaire, Paris, Gauthier-Villars, 1873, p. viii), pour désigner le vocabulaire spécial des comptines pour enfants : « Ces morceaux, par cela même qu'ils sont pris dans le cercle un peu restreint de la première enfance, sont ce qu'il y a de plus concret, de plus intelligible. Mais ils ont surtout un immense avantage à nos yeux, c'est que les tournures et les mots dont ils se servent sont ceux du premier dictionnaire de l'enfant, et composent à eux seuls une langue dans la langue. » Mallarmé rend compte de ce petit ouvrage dans *la Dernière mode*, 20 septembre 1874 (*Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, Gallimard, 1965, p. 744).

8 Émile Chasles, *le Spelling Book français, ou Premier livre de prononciation anglaise à l'usage des Français*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, P. Dupont, 1876, p. 191.

9 Paul Gerbod, pp. 570-571.

L'arrivée à Paris du professeur d'anglais, qui n'est pas étrangère aux événements dramatiques de 1870, inaugure le début d'une période au cours de laquelle Mallarmé voit sa situation matérielle s'améliorer. Il déploie beaucoup d'efforts pour obtenir une augmentation de traitement en faisant jouer les influences d'amis fidèles (Seignobos et Roujon). Il n'a pas d'agrégation, ce qui nuit à son avancement. Mais il réussit, grâce à ses relations, à faire doubler son salaire en moins d'un an. De 1871 à 1881, ses revenus seront multipliés par trois : de 1 700 à 4 800 francs par année<sup>10</sup>.

C'est durant cette période que Mallarmé devient un écrivain pédagogique. En 1878, il remet à son éditeur Truchy, Leroy Frères successeurs, pas moins de quatre manuscrits : *Ce que c'est que l'Anglais*, *The Beauties of the English Prose and Rhyme*, *New English Mercantile Correspondance*, et *Thèmes Anglais*<sup>11</sup>. Pour l'ensemble de ces travaux, Truchy-Leroy lui verse des sommes forfaitaires qui totalisent plus de 3 000 francs, ce qui représente une somme assez rondelette, environ 80 % du traitement annuel du professeur<sup>12</sup>. En quelques

mois, grâce à ces travaux qui représentent plus de 2 000 pages — dont 86 % demeurent encore inédites — et plusieurs années de labeur, Mallarmé réussit à doubler ses revenus. Viennent s'y ajouter les sommes qu'il tire des œuvres scolaires publiées : *les Mots Anglais* (1877) et *les Dieux antiques* (1880).

En 1879, Mallarmé travaille à un recueil de « Nursery Rhymes » qui restera inachevé. De 1881 à 1885, divers projets l'occupent : traduction de *L'Étoile des fées* de W.C. Elphinstone Hope (Charpentier, 1881), correction de la *Grammaire pratique de la langue anglaise* (Leroy, 1882) et du *Manuel de phrases françaises et anglaises* de Percy Sadler (Leroy, 1882), préface, annotation et correction des *Favourite Tales for Very Young Children* de J. Stephens (Leroy, 1885)<sup>13</sup>.

Cette abondante production contraste avec l'image du poète stérile torturé par la page blanche. Mallarmé retrouve sa verve et sa fertilité dans ces traductions, adaptations, transpositions, corrections et savants bricolages philologiques. S'ils sont surtout exécutés pour « payer de ruineux canots », ces écrits de seconde main atteignent parfois des dimensions impressionnantes.

10 Austin Gill, « Mallarmé fonctionnaire d'après le dossier F17.21231 des Archives nationales », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 68 (1968), p. 262.

11 Dans ces transactions, Mallarmé cède tous ses droits à son éditeur. Il reçoit 300 francs pour le premier manuscrit (152 pages), 1 500 francs pour le second (1 154 pages) et 600 francs pour les troisième et quatrième qui comptent respectivement 611 et 200 pages (Mondor, *Autres précisions sur Mallarmé et Inédits*, Paris, Gallimard, 1961). Si l'on en croit Jean-Yves Mollier, ces droits se comparent avantageusement à ceux que reçoit l'écrivain de littérature populaire à l'époque : « depuis 1850-55, l'achat à forfait d'un manuscrit destiné à une collection bon marché se fait toujours autour d'un prix moyen de 400F qui marque l'achèvement d'un processus d'uniformisation de la valeur d'échange de la marchandise livre » (*L'Argent et les Lettres, histoire du capitalisme d'édition, 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988, pp. 447-448).

12 Grâce à ce surplus de revenu, le poète achète « ruineux canots » qui lui permettront d'évoluer sur la Seine à Valvins et de s'adonner à sa rêverie aquatique.

13 Il travaille également à un autre ouvrage qui, lui aussi, restera inédit : *l'Anglais récréatif ou Boîte pour apprendre l'Anglais en jouant et seul*. Mallarmé songe à des travaux de traduction qui resteront à l'état de projet : le *Child's History of England* de Dickens et les *Mille et une nuits* d'après la version anglaise de son ami John Payne. Voir Stéphane Mallarmé, *Correspondance II, 1871-1885*, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor et Lloyd James Austin, Paris, Gallimard, 1965, pp. 163, 231.

### *Ce que c'est que l'Anglais*

*Ce que c'est que l'Anglais* fait partie de ces manuscrits demeurés inédits remis à l'éditeur en 1878 (le 8 avril)<sup>14</sup>. L'ouvrage de 152 pages se présente comme un condensé des *Mots Anglais*. Après une brève introduction historique (pp. 2-12), l'auteur propose une division du lexique anglais en trois parties : « 1. le Fonds Anglo-Saxon et analyse des mots anglais purs, 2. l'Élément Français et lois de permutation du Français à l'Anglais, 3. Dérivations Latine ou Grecque directes ». Une dernière section consacrée aux « mots empruntés aux diverses langues étrangères » (pp. 114-119) est suivie de propositions d'exercices (pp. 120-134).

Dans le *Cours complet d'Anglais suivant les leçons de l'Université en trois volumes*, plan d'ensemble esquissé par Mallarmé vers 1878, ce manuel devait constituer une introduction destinée aux débutants :

un petit ouvrage résumant en quelques exemples succincts l'ordonnance même de toute la langue an-

glaise ; bref expliquant le dictionnaire, le coupant pour ainsi dire en tranches plus faciles à apprendre. L'enfant peut commencer là son étude de l'Anglais comme le jeune homme finira par les *Mots Anglais*<sup>15</sup>.

L'auteur condense et simplifie la matière de sa « Petite philologie ». Il utilise un style plus familier, moins savant<sup>16</sup>. Il reprend le plan en trois parties des *Mots Anglais*, qui servent surtout, ici, de leçons préparatoires aux exercices qui figurent à la fin. On invite l'élève à identifier les mots issus du français et de l'anglo-saxon dans des textes choisis de Bacon, Thackeray, Dickens, Hugh Blair, Addison, Swift, Sterne, Scott, Macaulay et Irving<sup>17</sup>. Ce jeu de repérage étymologique est fondé en partie sur la connaissance de la langue maternelle de l'élève.

Il s'agit de retrouver sous le masque de l'anglais les formes françaises qui ont été préservées (ex. *bagatelle*), déformées (ex. *fashion* de *façon*), oubliées en français (ex. *remember*, *pen* et *surf* de *surflot*) ou bien relatinisées (ex. *notorious*). Ce dernier phénomène est désigné

14 Stéphane Mallarmé, *Ce que c'est que l'Anglais ou Petit manuel des origines et de la formation de cette langue, division en trois parties répondant aux trimestres scolaires et suivis de plusieurs pages faciles d'exercices empruntés à de bons écrivains, à l'usage des lycées, collèges, pensionnats, et de toutes les personnes qui commencent l'Anglais*, [1878], 171 feuillets numérotés I-XV, 1-137. Fonds Henri Mondor, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

15 Mallarmé, *Œuvres complètes*, p. 1058. Les *Œuvres complètes* et *Ce que c'est que l'Anglais* seront désignés désormais par les sigles *OC* et *CQA*.

16 Comme on peut le constater dans la réécriture de certains passages des *Mots Anglais, petite philologie à l'usage des classes et du monde*, Paris, Truchy, Leroy Frères, successeurs, [1877], XXXVI-360 p.

17 Mallarmé propose trois types d'exercices formulés comme suit : « I. Décomposer les mots des deux morceaux suivants [de Bacon et Thackeray] en Affixes (préfixes, suffixes) et Radical selon que ces fragments analytiques se montrent à l'esprit de l'étudiant ; qui par cela même fera mentalement deux parts, l'une des mots anglo-saxons, l'autre des mots français » (p. 121). « II. Reconnaitre notamment, dans le premier de ces deux morceaux [de Dickens], quels sont les mots d'origine gothique ; et, dans le second [de Hugh Blair], quels sont les mots d'origine classique, sans établir encore de différence entre les variétés qu'offre cette provenance (continuer d'une façon générale l'analyse des Affixes et du Radical) » (p. 124). « III. Rechercher dans les six morceaux suivants [d'Addison, Swift, Sterne, Walter Scott, Macaulay, W. Irving] les mots d'origine gothique et ceux d'origine classique : en discernant si ces derniers viennent directement du Français (ou s'ils ont été, latins, importés à la faveur de procédés de dérivation français ; et, français, retrempés à la source latine). Trois cas principaux et deux secondaires : outre ceux très particuliers du latin attribué à la Conquête, aux missionnaires, et des vestiges Celtes et Scandinaves, enfin des mots simplement étrangers » (p. 127).

par différentes étiquettes : « falsification classique », « dérivation artificielle » et « formation de seconde main ».

Beaucoup de nos vieux et bons vocables, à jamais perdus ou si lointain que nous en ignorons jusqu'au sens, se survivent dans l'Anglais. Intacts ? ils ne le sont pas ; mais conservés à la faveur des lois ou même déformés au gré des caprices entrevus tout à l'heure, vous les trouverez d'aspect plus entiers que dans le Français même<sup>18</sup>.

Ce phénomène, que j'ai appelé, peut-être un peu sérieusement, quelque part la Falsification classique, on ne peut le reprocher à l'Anglais, que quand cette langue montre de l'affectation à se passer de nous dont elle a besoin pour recourir au Latin : directement ? non, jamais, c'est impossible, mais en se servant malgré elle de nos procédés de dérivation primitifs. Point de grief de notre part : il y a simplement revendication<sup>19</sup>.

Le français revendique ce qui dans l'anglais lui appartient<sup>20</sup>. Il s'agit bien d'« étudier simplement du Français l'Anglais, car il faut se tenir quelque part d'où jeter les yeux au-delà<sup>21</sup> ». Comme l'écrivait Mallarmé dans le catalogue de son éditeur : « Pareil traité s'adresse à tout Français désireux de connaître à fond sa propre langue, soit à suivre à l'étranger la fortune d'un grand

nombre de mots d'ici, oubliés et qui ne survivent que là<sup>22</sup>. »

Mallarmé va encore plus loin en suggérant que l'étude du français serait incomplète sans la prise en considération de son évolution et de son développement en dehors de ses frontières :

Traiter du Français, sans qu'il soit tenu compte de la nouvelle floraison fournie par lui, qui s'appelle la moitié de l'Anglais (notamment où survivent nos Vieux Mots) me semble manquer peut-être à quelque devoir<sup>23</sup>.

En se réappropriant ainsi la moitié de l'anglais, le lecteur français est invité à retrouver sa propre langue dans celle de l'autre. Le professeur voulait aussi croire à l'utilité pédagogique de cette reconnaissance qui donne à l'anglais un petit air de famille.

Ces considérations qui relèvent plus d'une histoire de la langue que de sa structure sont également accompagnées de passages où l'auteur tente de dégager une logique immanente au système. D'une part, le traité fait appel à la mémoire du lecteur, de l'autre, il s'adresse à son intelligence et à son « instinct d'harmonie » : « juxtaposez, ici à l'histoire et à la logique là, le double effort de la mémoire et de l'intellect<sup>24</sup> ».

18 *CQA*, p. 68.

19 *Ibid.*, pp. 96-97.

20 Revendication fréquente à l'époque, comme on peut le constater dans cette remarque citée dans la *Grammaire pratique de la langue anglaise* de Percy Sadler : « Les Anglais ne sont riches que de nos dépouilles ; si l'on se mettait à cribler leur langue et à reprendre ce qui nous appartient, il ne leur resterait pas même de quoi dire : Bonjour, comment vous portez-vous ? Leur fameuse formule *how do you do ?* est volée à la France. On disait au XII<sup>e</sup> siècle, *comment le faites-vous ?* c'était le salut de politesse quand on se rencontrait » (16<sup>e</sup> éd., Paris, Librairie française et anglaise de J.H. Truchy, 1862, p. 393).

21 *OC*, p. 902.

22 *Librairie française et anglaise de J.H. Truchy, Leroy Frères, successeurs, Livres classiques pour l'étude des langues étrangères*, Paris, 1876, p. 26, cité par Jacques Michon, *Mallarmé et les Mots anglais*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1978, pp. 45-46.

23 *OC*, p. 1052.

24 *Ibid.*, p. 901.

Ce sont surtout les mots anglo-saxons (c'est-à-dire du « terroir » par opposition à la langue de la cour, le français) qui font l'objet des observations analogiques. Il s'agit de donner une « clef du dictionnaire », de dégager des symétries, de vaincre le hasard inhérent à la langue :

À chaque page je tente de réunir autour d'une loi commune à beaucoup, quelques-uns des termes principaux qui en offrent les exemples ; ceux-là d'abord deviennent par le fait inoubliables, et bientôt aussi les congénères que le Lecteur s'applique à rechercher de soi-même et trouve. Peu à peu toute la langue se découvre aux yeux, dans sa symétrie et son hasard<sup>25</sup>.

Dans *les Mots Anglais*, Mallarmé fonde les célèbres tables des familles sur ce principe. Dans *Ce que c'est que l'Anglais*, cette table n'est pas reprise mais son principe est préservé. L'accent tonique établit l'élément d'intensité. En anglais, c'est la consonne d'attaque qui donne la tonalité : « la consonne initiale ou d'attaque, immuable et où semble résider le sens des mots<sup>26</sup> » ; en français, c'est au contraire sur la finale que le sens se concentre : « la fin des mots, dans les langues surtout où se produit la Rime, a une importance spéciale. C'est d'elle que le mot tire principalement son aspect<sup>27</sup> ». Les voyelles ont aussi leur couleur (i-clair, ou-sombre) :

Transpositions vocales dues à la différence des deux alphabets Anglais et Français : [...] *A* s'appelle *è* ; *e*, *i* éclaircissement ; *i* se décompose en *ai*, et *u* en *iou*, assombrissement ; *o* demeure<sup>28</sup>.

Ces changements de valeur liés au transfert des éléments d'un système dans un autre, nous permettent d'entrer dans la fabrique du langage et de faire connaissance avec ses ouvriers :

Rien ne se fait ici à l'aventure ; et vous le comprenez si vous avez toujours présent à l'esprit cette notion que ce n'est pas un personnage mystérieux grammairien ou roi, qui, dans le silence de sa bibliothèque, décréta que montagne ferait *mountain* [...] mais bien la voix publique<sup>29</sup>.

Une fois la langue stabilisée et formée, il n'y aura plus que deux procédés de formation dominants : la composition de mot et l'onomatopée, c'est-à-dire l'accouplement de termes déjà institués et « l'éjaculation »<sup>30</sup> de mots nouveaux : « La composition de mots reste avec l'éjaculation des nouvelles onomatopées [...] les deux genres d'accroissement et de renouvellement partiels que gardent en elles les langues déjà toutes formées, avant toute l'Anglais<sup>31</sup>. » Si l'onomatopée est ce « mot juste, issu tout fait de l'instinct du peuple même qui parle la langue<sup>32</sup> », le mot composé est, lui, créé par le poète ou le journal :

25 *Ibid.*, p. 903.

26 *CQA*, p. 17.

27 *Ibid.*, p. 53.

28 *Ibid.*, pp. 48-49.

29 *Ibid.*, p. 41.

30 « Ejaculate, *v. tr. F[amiliar]* : pousser (un cri) ; lancer (un juron, etc.). "*What a misfortune !*" he ejaculated, "quel malheur !" fit-il, s'écria-t-il. Ejaculation, *s[ubstantive]* Cri *m[asculine]*, exclamation *f[eminine]* » *Harrap's Shorter French and English Dictionary*, edited by J. E. Mansion, London, Toronto, George G. Harrap & Company Ltd., Clarke, Irwin & Company Limited, s.d., 940 p.

31 *CQA*, p. 34.

32 *OC*, p. 920.



Quant à former des mots nouveaux avec ces éléments à présent connus, il [l'élève] n'y doit point songer, malgré la mobilité apparente de l'Anglais. Non que le fait ne puisse se produire encore de nos jours : mais c'est à la faveur du génie créateur d'un grand écrivain ou par l'action multiple et vulgarisatrice de la foule<sup>33</sup>.

Dans *les Mots Anglais*, Mallarmé donne des exemples :

À la faveur du don merveilleux de Composition, rajeunissement de toute heure tiré de sa provenance germanique, l'Anglais, en effet, par le génie de Shakespeare qui crée *to unsex (dessexer)* ou la hâte du journal demandant hier qu'on décrétât d'*unseaworthiness* les vaisseaux *incapables de supporter la mer*, peut infiniment accroître le trésor de son lexique<sup>34</sup>.

Dans la langue comme en poésie, la création de mots nouveaux revient à « l'artiste législateur » et à la foule anonyme. Une langue ne relève pas d'un parlement, d'une école ou d'une académie, mais de la pratique des locuteurs dont le poète est « l'écouteur »<sup>35</sup>. Ainsi Chaucer :

Comme un langage vivant tout organisé et tout cultivé ne peut, cependant, plaire à un Parlement et surgir ! il sied (ainsi que je l'ai fait) de rapporter, autant qu'à cet acte royal servant de sanction, l'existence, durable et neuve, de l'Anglais du Roi au prince de la langue, Chaucer<sup>36</sup>.

*Les Mots Anglais* et *Ce que c'est que l'Anglais* s'arrêtent à ce que Mallarmé appelle la matière,

c'est-à-dire les mots, par opposition aux formes que sont les phrases<sup>37</sup>. Dans les *Thèmes anglais* et les *Nursery Rhymes*, il abordera l'étude des phrases tirées du répertoire populaire : les dictons, les locutions familières, les proverbes, les comptines qui appartiennent au « fonds même de la Langue, [...] gisements les plus précieux, trésor du bien-dire ». Mallarmé adoptera ici le point de vue de P. Kuhff dont les manuels de langue vivante cherchaient à « mener les enfants à la littérature de l'enfance des peuples » : « Cette littérature est celle des chants et chansons populaires, des rimes et des dictons, énigmes et proverbes, et même disons-le, de quelques-uns de ces vers dont on berce la première enfance<sup>38</sup>. »

Ce volet de poésie populaire devait être complété chez Mallarmé par un volume de morceaux choisis des grands auteurs, « pages célèbres de l'Anglais » :

Plus rien d'oiseux ou simplement de gratuit : c'est ainsi la fleur même de l'Anglais, humble et quotidienne dans ses phrases de chaque jour, superbe et rare dans les extraits de ses grands auteurs, qui s'offre à faire l'éducation de l'enfant ou d'une grande personne, presque au seuil de son étude<sup>39</sup>.

Ainsi les travaux pédagogiques devaient se diviser en trois séries :

33 *CQA*, p. 32.

34 *OC*, pp. 974-975.

35 « [...] la métrique naît des siècles de formation, promue ensuite par les artistes écouteurs », « Averses ou critiques », *la Revue blanche* (1<sup>er</sup> septembre 1895), reproduit par Norman Paxton, *The Development of Mallarmé's Prose Style, With the Original Texts of Twenty Articles*, Genève, Librairie Droz, 1968, p. 158.

36 *OC*, p. 914.

37 *Ibid.*, p. 903.

38 Kuhff, *op. cit.*, p. VII.

39 *OC*, p. 1058.

## CE QUE C'EST QUE L'ANGLAIS

1. Philologie : histoire de la langue et clef du dictionnaire  
*Les Mots anglais*, petite philologie à l'usage des classes et du monde,  
*Ce que c'est que l'Anglais*, abrégé des *Mots anglais* destiné aux débutants.
2. Livres d'exercices : les règles enseignées par la poésie populaire  
*Thèmes anglais*, « mille proverbes, dictons et phrases typiques... ».  
*Nursery rhymes*, comptines divisées en 141 leçons<sup>40</sup>.
3. Morceaux choisis : littérature des grands auteurs anglais  
*Les Beautés de l'Anglais*, avec des « notices critiques et biographiques ».

La carrière d'écrivain pédagogique de Mallarmé s'acheva au milieu des années 1880 avec quelques travaux mineurs de correction et d'annotation de manuels. Comme l'écrivit Valéry en 1936, « avant qu'il se soit dépris jusqu'au dégoût de sa besogne professionnelle, [il] avait prononcé quelques tentatives d'accommodement avec la pédagogie<sup>41</sup> ». Les années 1870 auront été pour lui consacrées en grande partie à ces essais d'adaptation scolaire. Après la publication des

*Poètes maudits* par Verlaine (1884) et d'*À rebours* par Huysmans (1884) le poète verra sa notoriété grandir et franchir le cercle étroit de ses amis. Il songera alors à prendre sa retraite. Dès 1886, il entreprend des démarches en ce sens. Il espère pouvoir se libérer de l'enseignement avec pension en 1888 (à 46 ans). La retraite ne sera effective qu'en 1894.

En plus de lui apporter quelques revenus, les quinze années d'écriture pédagogique auront constitué pour le poète une sorte de laboratoire pour ses expériences linguistiques. Certains des aperçus relatifs à l'imperfection des langues, au symbolisme phonétique, à la valeur de la rime, à la couleur des voyelles, au rôle du poète dans la création de la langue nationale, constituent autant d'éléments qui trouveront place plus tard dans les grands articles littéraires de 1892 (*The National Observer*) et de 1895 (*la Revue blanche*) qui seront, à la fin de sa vie, remaniés et refondus dans les *Divagations*.

*Université de Sherbrooke*

---

<sup>40</sup> Stéphane Mallarmé, *Nursery Rhymes*, texte établi et présenté par Carl Paul Barbier, Paris, Gallimard, 1964, 155 p.

<sup>41</sup> Paul Valéry, *Œuvres*, I, édition établie et annotée par Jean Hytier, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1968, p. 683.